



LE LOIRET DANS LA TOURMENTE 1940-1945

Le Loiret a été le théâtre de la résistance et de la déportation pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette page présente une sélection de documents et de photographies qui témoignent de cette période difficile.

Les documents ci-dessous sont des copies de lettres et de journaux intimes, qui nous permettent de mieux comprendre les conditions de vie des habitants du Loiret pendant la guerre.

Les photographies ci-dessous montrent des scènes de la vie quotidienne pendant la guerre, ainsi que des lieux de résistance et de déportation.

Les documents ci-dessous sont des copies de lettres et de journaux intimes, qui nous permettent de mieux comprendre les conditions de vie des habitants du Loiret pendant la guerre.

Les photographies ci-dessous montrent des scènes de la vie quotidienne pendant la guerre, ainsi que des lieux de résistance et de déportation.

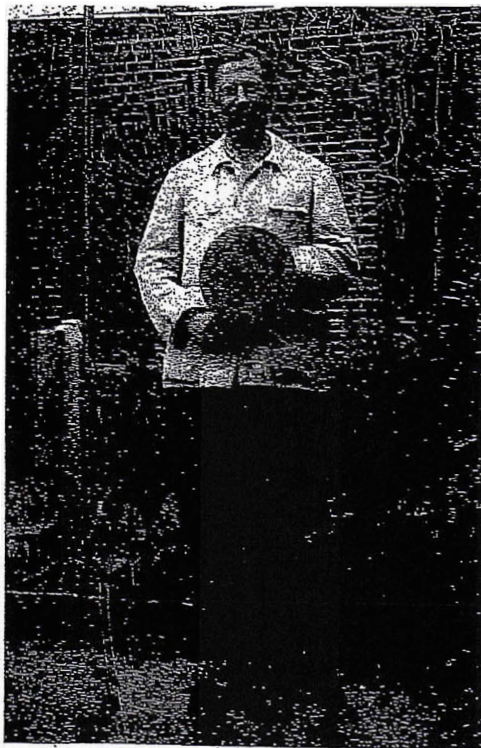
Les documents ci-dessous sont des copies de lettres et de journaux intimes, qui nous permettent de mieux comprendre les conditions de vie des habitants du Loiret pendant la guerre.

Les photographies ci-dessous montrent des scènes de la vie quotidienne pendant la guerre, ainsi que des lieux de résistance et de déportation.

L'organisation des maquis

Le 6 juin 1944, jour du débarquement allié en Normandie, l'ensemble des réseaux et des mouvements était en état d'alerte, depuis plusieurs jours pour certains, quelques heures pour d'autres. La question se posait : fallait-il déclencher l'insurrection armée simultanément au débarquement ou n'engager la Résistance qu'au fur et à mesure de l'avance alliée? Ce fut, en principe la seconde de ces solutions qui prévalut, et l'intégration de la Résistance dans le plan de bataille d'Eisenhower se fit par étapes. même si, dans certaines régions du Centre, on engagea le fer, sans attendre d'autres instructions que locales.

La première mission dont fut chargée la Résistance consistait à désorganiser les transports et les communications sur l'arrière afin de freiner au maximum et, dans la mesure du possible, stopper l'acheminement des renforts vers le front qui s'ouvrait à l'Ouest. C'est le temps du « Plan vert », établi par les cheminots et les services spéciaux de Londres, déclenché par le message du 4 juin 1944 à 18 h 30 : « Les dés sont sur le tapis ». Les opérations de sabotage sur les voies



*Philippe de Vomécourt, alias
« commandant Saint-Paul », en garde
forestier.*

ferrées conduisant vers l'Ouest commencent, appuyées par l'aviation alliée. « Il fait chaud à Suez » message lancé sur les ondes de la B. B. C. le lendemain, met en application le « Plan rouge » pour les opérations de guérilla. Des précisions par région sont données par d'autres « messages personnels ».

Opérations efficaces certes, mais qui ne se font pas sans casse. Et si la division SS « Das Reich » mettra quatorze jours pour rallier Cahors à la Normandie, elle jalonnera son parcours sinueux d'atrocités, de villages incendiés comme Oradour-sur-Glane dans le Limousin, de pendaisons comme à Tulle et d'exécutions sommaires un peu partout.

Dans notre région l'organisation militaire s'est mise en place dès le début de l'année 1944 et plus particulièrement en mai. C'est le colonel Marc O'Neill (colonel Marc) qui reçoit le commandement d'ensemble de la région P. 2 regroupant les départements du Centre. Il prend contact progressivement avec les responsables des divers mouvements et reçoit l'appui du commandant du War Office, Saint Paul (Philippe de Vomécourt) qui a été parachuté quelques semaines auparavant et a établi son point d'attache dans le Loir-et-Cher et le Loiret, notamment au presbytère d'Ardon, où se tiennent les réunions d'état-major des responsables des mouvements Vengeance et Libé-nord.

Le colonel Marc ayant été nommé Délégué militaire de la Région P2, s'installe en mai à Vitry-aux-Loges. Grâce à l'appui de Saint-Paul, les parachutages d'armes et de matériel se multiplient. Des agents du B. C. R. A. et du S. O. E. britannique sont parachutés pour effectuer des sabotages précis, par exemple celui de la ligne à haute tension Orléans-Châteauroux. Ce fut également la diffusion des messages destinés aux mouvements régionaux et leur ordonnant la destruction de certains ponts et de certaines voies ferrées. Tous les objectifs n'ayant pu être atteints, soit par suite de la défection de ceux qui en étaient chargés, soit parce qu'il n'y avait pas d'équipes compétentes pour ce faire, le colonel Marc décida alors d'organiser des maquis, pour assurer l'instruction de volontaires décidés à agir.

En forêt d'Orléans le premier des maquis à être mis sur pied fut celui de Vitry-aux-Loges. Mais ouvrir un maquis suppose la mise en œuvre de moyens logistiques suffisants pour l'accueil, le logement, l'instruction et le ravitaillement de plusieurs dizaines d'hommes.

A titre d'exemple le maquis de Vitry-aux-Loges disposait au départ de 100 000 francs, somme importante certes pour l'époque, mais qui devait permettre l'achat de matériel de cuisine d'abord, de matériaux et surtout le règlement de tout le ravitaillement. Aucune réquisition n'a été faite et tout a été payé, selon le prix établi en accord avec le fournisseur.

A l'origine le maquis de Vitry-aux-Loges comprenait une trentaine d'hommes, dont un groupe d'étudiants, candidats à Saint-Cyr avec leur chef le lieutenant Albin, qui n'est autre qu'Albin Chalandon qui devait devenir plus tard, tout comme Henri Duvillard, ministre du Général de Gaulle.

Le vendredi 23 juin 1944, à 21 h, un camion venant de Lorris amène les premiers hommes dont plusieurs futurs élèves officiers qui étaient pratiquement les seuls à avoir quelques connaissances militaires. Alors qu'ils s'attendaient à être accueillis, sinon somptueusement tout au moins de façon correcte, ils ne trouvent sur place, au milieu des bois, que quelques planches cachées dans le taillis, quatre pioches et quatre pelles. De quoi ménager des sapes dans le sol pour le personnel et pour l'armement. Une partie du groupe se rend à proximité du Q. G. du colonel Marc pour y recevoir des armes. Ils passent ensuite par Vitry pour y récupérer du matériel de cuisine et du ravitaillement.

Le lendemain un parachutage de soixante containers donne un moral d'acier à tous ces jeunes gens qui doivent accomplir un travail physique intense auquel ils n'étaient pas préparés, sans pour autant que soit négligée l'instruction.

Peu de sommeil pour récupérer (4 à 5 heures par nuit) en raison des gardes à assurer pour éviter toute mauvaise surprise.

L'alimentation était nettement insuffisante, eu égard aux travaux accomplis.

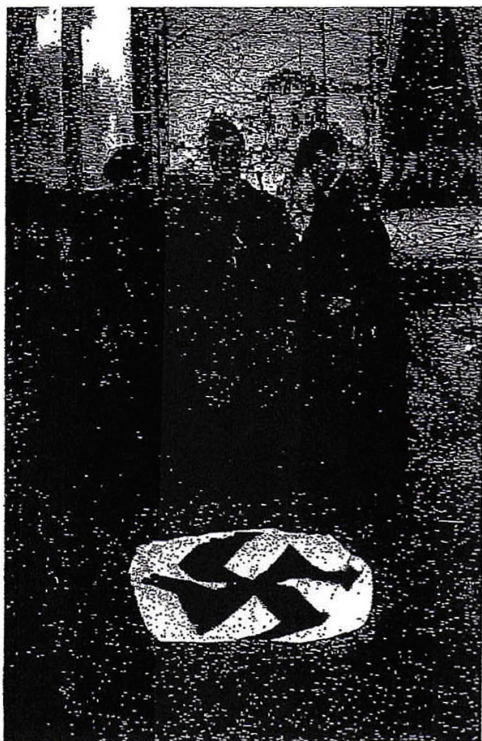
Pendant deux semaines il n'y eut pratiquement que des pommes de terre cuites à l'eau au menu. On varia ensuite avec des haricots secs. Une amélioration réelle ne viendra qu'avec la viande d'un ou deux veaux achetés chaque semaine. Il n'y avait de vin que le dimanche et l'eau devait être prise à trois kilomètres du camp, ravitaillement qui ne se faisait pas sans qu'il faille exclure le risque de rencontre avec une patrouille allemande.

Cinq jours après son installation, le maquis reçut la visite du colonel Marc qui passa la petite troupe en revue devant les toutes nouvelles installations en cours d'achèvement pour certains.

Mais, dans moins d'un mois, tout sera à refaire et le camp sera déplacé, la mobilité de la troupe étant le plus sûr garant de sa sécurité.

En Sologne, Raboliot entre au maquis

C'est le 5 juin 1944, lendemain de sa sortie de la prison militaire allemande de la rue Eugène-Vignat à Orléans, que le Commandant Sultan (Robert Thénard) rencontre en forêt d'Orléans, le colonel Marc O'Neill, son chef de région. Il reçoit pour mission d'organiser rapidement son maquis en se basant au presbytère d'Ardon ou le commissaire Lalande le conduit aussitôt. Il y retrouve Saint-Paul, le colonel Dufour (Vésines de la Rüe) et, ensemble, ils organisent les premiers parachutages d'armes et de munitions.



Trois chefs de « Vengeance » en Sologne : lieutenant Pierre Georges, commandant Robert Thénard, lieutenant Faucheux (de gauche à droite devant un drapeau pris à l'ennemi après le combat de la Luzière).

Le 15 juin, avec le chef cantonnier de La Ferté-Saint-Aubin, il fait sauter le pont des Fontaines sur la route de La Ferté-Saint-Aubin à Chaumont-sur-Tharonne, coupant du même coup le câble Paris-Bordeaux, dans le cadre du « Plan Vert ».

Cependant, ce sont bientôt trois cent vingt sept hommes qui se trouvent réunis au maquis de Saint-Viâtre sous les ordres du capitaine Matron et du lieu-

tenant Robert Désir. Saint-Paul et le colonel Dufour suivent de près l'organisation de ce point fort. Ils veillent à son armement, et à son encadrement qui sont mis au point au cours de réunion bi-hebdomadaires au presbytère d'Ardon. L'abbé Paul Guillaume assure la liaison avec les réfractaires qu'il a cachés dans les fermes des environs et assure leur conduite jusqu'au maquis.

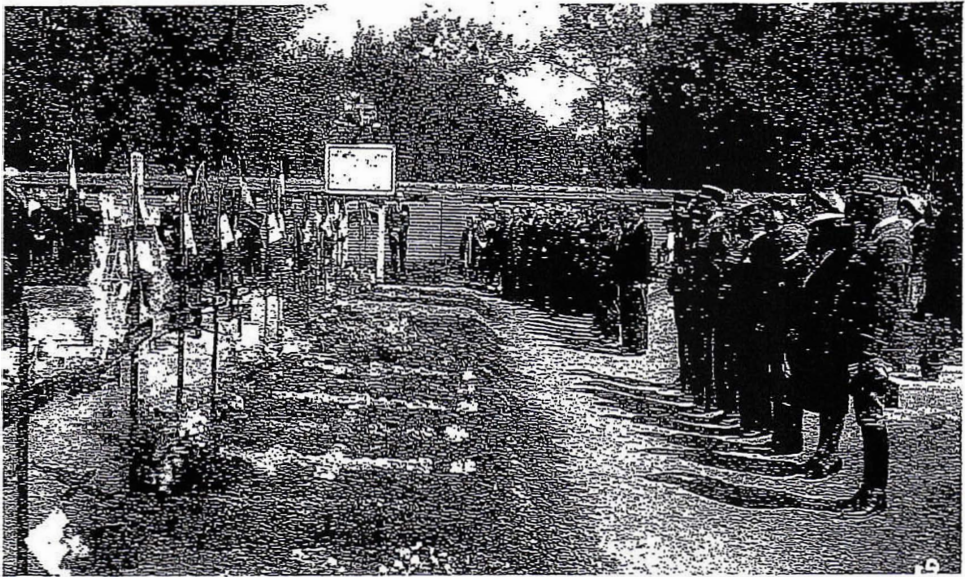
Et le 9 juillet, après un parachutage de 26 containers, le maquis devient opérationnel. Les hommes sont également amenés sur place par des gardes-chasse, qui connaissent le pays depuis toujours et sont capables de se retrouver de jour comme de nuit. Comme tous les Solognots, toujours un peu braconniers, dont la connaissance de la forêt et le sens d'orientation seront des plus précieux pour monter les opérations de harcèlement de la guérilla moderne.

Aucune somme d'argent n'a été parachutée au cours des diverses opérations. Le paiement des fournitures et du ravitaillement est assuré par l'argent remis, chaque semaine, par le colonel Marc, et dont comptabilité est rigoureusement tenue par le lieutenant Fauchoux, expert comptable de son état. Elle sera déposée à la Libération entre les mains du trésorier-payeur général du Loiret qui en donnera quitus.

La logistique

Créer un maquis conduit à rassembler, sur un territoire plus ou moins étendu, jusqu'à plusieurs centaines d'hommes. Ce qui entraîne la mise en œuvre d'une logistique importante, dont il n'existe pratiquement rien à l'origine. Et il est hors de question de procéder à des réquisitions sur une population déjà démunie de tout, ou presque. Il faudra pourtant se nourrir sur place, et, c'est à souligner, dans la généralité des cas, les maquisards ont trouvé aide et assistance auprès de la population rurale au milieu de laquelle ils vivaient. Ce qui n'était pas sans risques pour cette dernière, cheptel et récoltes étant comptabilisés et contrôlés par l'occupant, assisté d'une administration française frileuse, c'est le moins que l'on puisse dire.

Au départ, le ravitaillement est le plus difficile à trouver et les premiers maquisards ont dû, le plus souvent, se satisfaire de ce que l'on voulait bien leur donner. A Vitry-aux-Loges, par exemple, il fallut bien se contenter, pendant une quinzaine de jours, des pommes de terre bouillies à manger, alors même que les travaux physiques demandés aux hommes étaient particulièrement pénibles. Maigre consolation : c'était tout de même meilleur que les rutabagas ou les topinambours.



Les tombes provisoires des maquisards du By au cimetière de La Ferté-Saint-Aubin et les autorités le 15 octobre 1944 lors de la première cérémonie commémorative.

Mais s'il n'était pas question de contraindre la population, il n'était pas interdit, mais plutôt recommandé, de vivre sur l'ennemi. Et bientôt l'ordinaire et la vie furent nettement améliorés par la capture de quantités plus ou moins importantes de nourriture et de matériel que l'ennemi tentait d'emporter avec lui dans son repli. Simple récupération d'ailleurs, tous ces produits provenant du pillage organisé depuis quatre ans. Cette méthode avait l'avantage d'apporter la quantité, mais pas nécessairement la variété. Un wagon de conserves de porc capturé se traduisait par du porc à tous les repas, pendant des semaines.

Côté cantonnement, le problème n'était pas plus simple à résoudre. Par définition le maquis devait être établi loin de tout lieu habité, mais cependant, à proximité des sources de ravitaillement, à commencer par l'eau. Il restait aux

hommes à se terrer dans des trous, recouverts de branchages servant de toit contre la pluie et de camouflage pour éviter le repérage par les Storch, appareils de reconnaissance allemands, tournant au-dessus de la forêt. En tout était de cause, il n'était pas question de se livrer à des travaux d'installation permanente, les maquisards étant conduits à un nomadisme incessant pour ne pas être repérés.

Peu de gens savaient où se trouvait le P.C. du colonel O'Neill, installé dans une ferme en ruines au fond des bois, le Délégué Militaire ayant pris dès le départ, l'habitude de rencontrer ses subordonnés et ses visiteurs, en pleine forêt. Seuls savaient ceux qui le devaient par nécessité, à commencer par les agents de liaison... et encore !

LES COMBATS



Le colonel O'Neill défile à la tête de ses troupes F.F.I. du Loiret, rue de la République, au lendemain de la libération d'Orléans.

Ce n'est pas sans difficultés que les maquis purent s'organiser pour entrer dans la bataille. Car, si la Résistance avait été mise en état d'alerte dès les premiers jours de juin 1944, de son côté la Gestapo redoublait d'activité et de mordant. Elle ferait tout pour assurer sa mission : protéger les arrières de l'armée allemande engagée sur le front de Normandie et éliminer les obstacles susceptibles d'entraver l'acheminement des renforts et de l'approvisionnement. Et, bien sûr, commencer par liquider les forces de la Résistance qui se manifestent partout avec beaucoup d'ardeur. Type d'opération qu'elle connaît bien pour l'avoir exécutée avec une barbarie inimaginable, sur le front de l'Est, lors de l'entrée des armées allemandes en U. R. S. S., en 1941.

De son côté, la Résistance avait reçu, transmise au colonel O'Neill, par le colonel Powell, chef d'état-major de la 3^e Armée américaine aux ordres du général Patton, la mission suivante :

«Le général Patton, commandant la 3^e armée américaine, en plein accord avec le général Kœnig, demande aux F.F.I. de l'assister ainsi qu'il suit :

1^o) assurer la protection de toutes les voies de communication par des postes et patrouilles au moyen des maquis existant sur place.

2^o) renseigner les troupes américaines sur tous les mouvements ennemis et les poches existant encore.

3^o) contenir les poches ennemies en gardant le contact.

4^o) anéantir les éléments ennemis, mais dans les cas seulement où le succès est assuré sans le concours des forces américaines.»

Autrement dit : nous comptons sur vous pour nous renseigner et nous guider, mais ne comptez pas sur nous pour vous venir en aide au cas où vous présumeriez de vos forces dans votre combat contre l'ennemi commun.

Ces instructions avaient été communiquées aux responsables départementaux des F.F.I., le commandant Charié pour le Loiret, le lieutenant colonel Moreau pour la Nièvre, le lieutenant colonel Chevrier pour l'Yonne. Étaient concernés tous les secteurs bordant la rive droite de la Loire, fleuve que les forces américaines ne devaient pas franchir, leur objectif étant de contourner Paris par le sud et l'est.

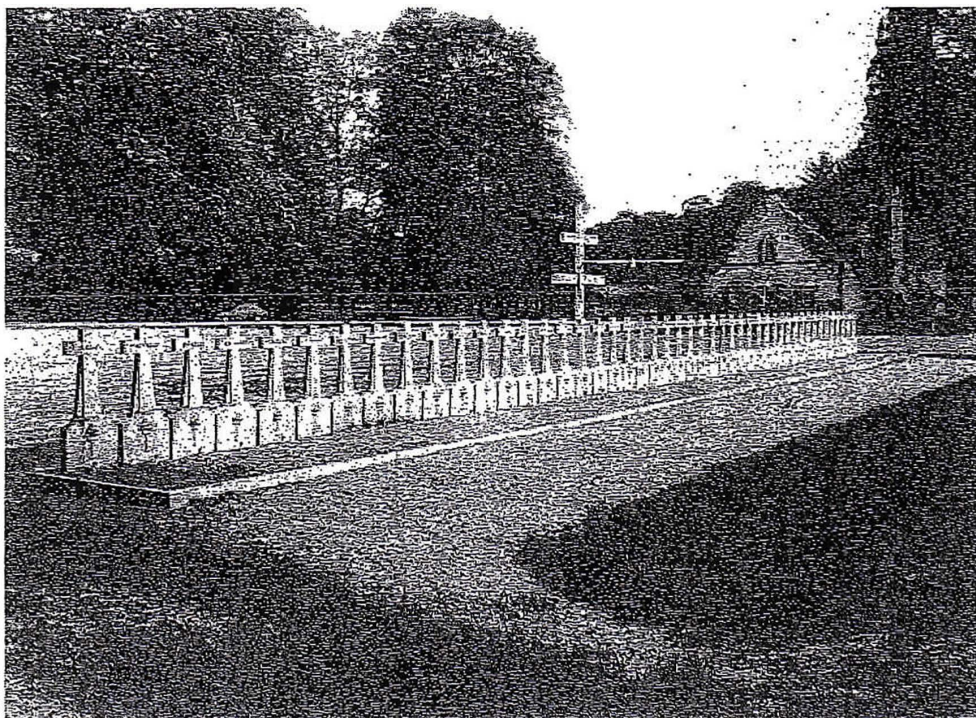
Ainsi, les F.F.I. étaient considérées par le général Patton, comme des alliés à part entière, conservant l'initiative de leurs actions dans le cadre général de leur mission.

Nous avons vu que des accrochages sérieux s'étaient déjà produits, dès le mois de juin en Sologne du Loir et Cher, en particulier à Souesmes, zone placée sous l'autorité du Délégué Militaire Régional, le colonel O'Neill, qui, lui, se trouvait en forêt d'Orléans.

Dans le département du Loiret les premiers combats eurent lieu en forêt d'Orléans, entre les Allemands et le premier des maquis qui avait été installé, celui de Vitry-aux-Loges. C'était le 17 juillet et les allemands avaient été renseignés sur l'existence de ce maquis en raison d'un manque de prudence et de précautions.

Le combat fut bref et si l'ennemi eut des tués, les maquisards s'en sortirent sains et saufs mais ils durent, en se repliant, abandonner leur camp de base, qui avait été repéré.

Ce premier accrochage eut pour effet de modifier les plans du colonel O'Neill, amené, d'abord à changer de poste de commandement et à renoncer au regroupement, en forêt d'Orléans, de 3 000 hommes, ainsi qu'il escomptait le faire. Le



Le carrefour de la Résistance en forêt de Lorris. Tué en 1956 en Algérie, le colonel O'Neill a tenu à être inhumé avec ses camarades.

maquis de Vitry se replie sur le carrefour d'Orléans et fusionna avec celui de Lorris qui se trouvait sur place.

A ce maquis fut rattaché le groupe du commandant Pierre Charié, lequel, après avoir échappé de peu à la Gestapo, remplaçait l'agent du War Office, arrêté à Orléans. Ce qui permit d'obtenir un certain nombre de parachutages. De même pour le groupe dit «des cyrards» commandé par le lieutenant Albin (Chalandon) et qui participa au plan de sabotage de la région de Lorris. Ainsi fut formé le maquis de Lorris, qui comptait environ 150 hommes le 23 juillet et 500 à la date du 14 août suivant.

Des maquis voisins étaient également entrés en action : celui de Chambon-la-Forêt sous les ordres du commandant Charié. Le 16 juillet, il s'illustre par la capture d'un train de ravitaillement allemand qui fut délesté d'une partie de son chargement avant d'être plastiqué en gare d'Ascoux. Le 22 juillet c'est à Chilleurs-aux-Bois que le groupe se heurte aux Allemands et quelques jours plus tard une embuscade est montée au pont des Beignets.

Mais le maquis sera repéré à l'occasion du franchissement d'un barrage routier et à 13 h 30 ses 200 hommes sont attaqués par une force ennemie estimée à 600 hommes, équipés de matériel lourd, y compris de l'artillerie. Après cinq à six heures de combats acharnés les maquisards sous les ordres du capitaine Paul et du Commandant Charié parviendront à décrocher. Ils combattront désormais avec les maquis de Lorris ainsi qu'un groupe des parachutistes anglais venu en renfort. Cependant trois Anglais et trois Français furent tués, les Allemands perdirent 25 hommes. En représailles ils prirent des otages à Seichebrières, dont trois mourront en déportation.

Un autre combat important aura lieu le 12 août à Chicamour alors que quelques éléments du maquis de Lorris se sont mis en embuscade le long de la nationale 60 dans l'espoir de capturer des véhicules ennemis en vue de lancer une grande opération pour la libération d'Orléans.

Si un premier camion est capturé sans difficulté, il n'en va pas de même pour la suite des opérations, lorsque les éléments du maquis s'en prennent à une colonne de huit camions allemands dont les occupants réagissent avec une rare vigueur. Après un combat qui durera une dizaine d'heures, l'ennemi décrochera. S'il compte une soixantaine de morts, le maquis, pour sa part, a perdu neuf des siens, tués au combat.

Pour se venger de leur défaite, les Allemands assassinèrent deux hommes, un enfant et une femme mère de sept enfants vivant dans les fermes voisines des lieux du combat. Quant aux blessés du maquis, les plus touchés furent transportés dans une clinique de Gien, et soignés par les médecins giennois qui s'étaient mis à la disposition de la Résistance. Cela leur sauvera certainement la vie et leur évitera d'être massacrés, au carrefour d'Orléans, comme le furent certains de leurs camarades moins grièvement atteints.

Car le combat de Chicamour n'était que le prélude de celui du Carrefour d'Orléans qui devait s'engager le lendemain. Il devait durer une partie de la nuit du 13 et toute la journée du 14, l'ennemi ayant encerclé le maquis avec la ferme détermination de l'anéantir. La Wehrmacht devait dégager la nationale pour permettre aux troupes venues de Blois, pressées par l'armée du général Patton, de se replier vers l'est.

L'état-major allemand avait installé son P. C. au château de Chamerolles et commencé ses opérations en procédant à un ratissage de la forêt à l'intérieur d'un cercle d'une vingtaine de kilomètres de diamètre. C'est au cours de ces opérations que des responsables des maquis de Fay-aux-Loges, Nibelle, Chilleurs-aux-Bois furent arrêtés. C'est ainsi que l'abbé Thomas, de Fay-aux-Loges et Giry instituteur à Nibelle, tombèrent aux mains des Allemands, alors qu'ils se rendaient au P. C. du colonel O'Neill. Conduits sur Orléans, puis ramenés sur place dans le vain espoir qu'ils serviraient de guides pour permettre la découverte des maquis, leurs corps seront retrouvés, criblés de balles, à proximité du Carrefour d'Orléans.

Trois colonnes allemandes parties d'Ouzouer-sur-Loire, des Bordes et de Montereau, convergèrent en direction du Carrefour d'Orléans. Elles n'y trouvèrent que des hommes, sans armes, des blessés légers qui tentèrent en vain de se faire passer pour des forestiers. Ils furent massacrés et dépouillés de leurs effets sans aucune pitié. D'autres furent arrêtés et déportés. A l'étang du Bois, le garde forestier, Auguste Bousigne, l'un des fondateurs du maquis de Lorris, fut blessé par les Allemands qui le jetèrent dans sa maison incendiée où il périt carbonisé. Quatre F.F.I. et un Anglais furent pris et abattus près d'Ouzouer-sur-Loire, cependant que quatre autres personnes furent massacrées, dont un gamin de cinq ans et un vieillard de 75 ans.

Le funèbre bilan de cette opération fut de quarante neuf morts.

A Chilleurs-aux-Bois, le 15 août ce seront treize personnes qui seront abattues, dont deux parachutistes anglais.

Deux jours après, le 17 août, le colonel O'Neill et ses hommes, venus au devant de l'armée du général Patton, libéraient Châteauneuf-sur-Loire.

● *Au sud de la Loire*

Lorsque les forces américaines eurent atteint la Loire à Beaugency, elles se gardèrent de traverser le fleuve, le plan de bataille les concernant ne prévoyant pas ce franchissement. Elles avaient pour mission de foncer vers l'est et le nord-est en direction du Rhin. La présence des troupes du général Sebree à Orléans marquait bien la Libération du nord de la ville, mais la rive gauche restait encore aux mains des troupes allemandes, qui espéraient encore le renfort de la colonne Lieben, remontant du sud, harcelée par les maquis du Berry et de Sologne. Les 17 et 18 août, un duel d'artillerie sporadique est livré au-dessus de la Loire. Les obus allemands causeront peu de dégâts dans le centre ville mais le quartier Saint-Marceau sera sensiblement plus éprouvé par les tirs américains. A commencer par le clocher de l'église qui sera abattu d'un coup au but par l'artillerie U.S., dont les observateurs avaient cru y voir des guetteurs allemands. En fait, il ne s'agissait que de jeunes gens du quartier, aussi imprudents, que curieux.

La colonne Lieben arrivera jusqu'à Cléry-Saint-André, où les F.F.I., qui venaient de chasser la veille les S.S. installés dans le château du Bouchet, sont en état d'alerte. Ils sont placés sous les ordres du capitaine Paul (Pierre Grammont) qui vient d'arriver du maquis de Lorris, en compagnie du lieutenant Albin (Chalendon). En effet, le colonel O'Neill, laissant aux Américains le soin de libérer le Gâtinais et le Montargois, a divisé ses troupes en deux, une partie se joignant à la 2^e D.B. de Leclerc pour participer aux combats de la Libération de Paris, l'autre étant envoyée au sud de la Loire en renfort des F.F.I. du Val de Loire.